

Après les attentats 2015

*Réflexion plurielle proposée par
la Commission Non-violence
de Pax Christi France*

Sommaire

La commission non-violence de Pax Christi propose cinq textes de réflexion après les attentats du 13 novembre 2015.

- ▶ **Préambule : « Parler avec eux quand même »**...page 3
Texte de la Commission Non-violence.
- ▶ **Texte 1 : « Vous n’aurez pas ma haine »**page 6
Texte du journaliste Antoine Leiris.
- ▶ **Texte 2 : Faut-il n’avoir que l’amour pour parler aux canons ?**page 8
Commentaire d’une chanson de Jacques Brel.
- ▶ **Texte 3 : La France est-elle en guerre ?**page 13
Analyse sur l’état de guerre et le terrorisme.
- ▶ **Texte 4 : Réflexion sur la « barbarie »**page 21
- ▶ **Texte 5 : L’après-Bataclan**page 26
Réflexion sur la puissance de la non-violence

* * *

La collection « Penser et vivre la paix » est publiée par le mouvement Pax Christi France.

La reproduction et la diffusion de ce livret est possible après accord de Pax Christi France.

Pour commander des exemplaires, connaître les autres titres ou participer à la collection, contactez :



Pax Christi France
5 rue Morère
75014 PARIS
01 44 49 06 36
accueil@paxchristi.cef.fr

Préambule

Parler avec eux quand même

Depuis le 13 novembre 2015, les réactions, les analyses, les commentaires se multiplient. Intelligents, historiquement documentés, ils expliquent bien l'enchaînement des événements : les intérêts multiples et contradictoires des uns et des autres, depuis la désastreuse expédition américaine en Irak, la lutte séculaire entre chiites et sunnites, la liquidation de Kadhafi en Libye, les printemps arabes récupérés par les salafistes, la dissémination des armes, la spirale des violences, tout cela dans une logique infernale qui n'a, hélas, rien d'irrationnel et qui explique en partie, mais en partie seulement, les terribles attentats de Paris.

Ce qui me paraît le plus incompréhensible et peut-être le plus terrifiant, c'est le basculement de ces jeunes gens, élevés en occident qui deviennent en quelques semaines, les instruments dociles et sacrifiés entre les mains de manipulateurs extrémistes qui, eux, savent tout à fait ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Pas toujours issus de classes défavorisées, par quelle tragique métamorphose ont-ils échangé le goût de vivre contre la fascination de la mort

Si j'avais l'occasion de rencontrer un de ces désespérés, je voudrais essayer de retirer la cagoule noire dont on l'a recouvert, les armes noires dont il accepte de se servir, les lunettes noires qui l'empêchent de voir les couleurs du monde. J'aimerais l'aider à redécouvrir la beauté des êtres et des choses : le sourire des enfants qui pourraient être les siens, le charme multiple des garçons et des filles qu'il rencontre dans la rue sans attendre les mauvais plaisirs qui lui sont promis dans un ailleurs sans consistance.

J'aimerais surtout lui dire que ce courage monstrueux qu'il gaspille à détruire et à se détruire, le monde en a besoin pour se construire meilleur plus juste, plus fraternel, plus joyeux. J'aimerais lui dire que, puisqu'il veut se battre pour changer la société, les terrains ne manquent pas et autrement plus vastes que des terrasses de café ou des salles de concert : c'est la mer qu'il faut nettoyer, le ciel qu'il faut éclaircir, l'eau pure qu'il faut procurer à ceux qui en manquent, l'argent qu'il faut remettre à sa place de serviteur des hommes. Il me semble que, ces choses-là, lui qui veut changer le monde, il pourrait les entendre.

Et je me dis que si des laveurs de cerveau ont si facilement réussi à le convaincre, c'est, peut-être, que nous, nous n'avons pas assez cherché à donner un sens à sa vie, c'est peut-être que nous n'avons pas su lui présenter un idéal à la hauteur de son ambition. C'est lui faire beaucoup d'honneur sans doute, mais ne faut-il pas toujours courir la chance de parier sur ce qu'il y a de meilleur en chacun, et pourquoi pas, en lui ?

Courageusement, les parisiens décident de résister à la peur, en continuant à vivre, en allant au café, au concert, au théâtre. C'est bien, ils ont raison, mais est-ce suffisant pour combler la soif d'absolu qui habite ordinairement la jeunesse et si cette soif n'habite pas ou n'habite plus la jeunesse, n'est-ce pas une terrible défaite de notre civilisation matérialiste dont ces actes terroristes ne seraient qu'une des séquelles les plus effrayantes. Il ne s'agit pas d'excuser les assassins. Ils sont les premiers responsables de leurs crimes. Il faut les poursuivre et les neutraliser, mais ni nos armées, ni nos polices ne pourront, à elles seules, combler le grand vide occupé par le désir de puissance et de mort, qui, peut-être, leur tient lieu d'idéal.

Aussi, quand on réussit à les arrêter, il ne faut pas seulement les juger, les emprisonner et les punir, il faut leur faire entendre Pierre Rabhi, Dominique Bourg, Patrick Viveret, Mathieu Ricard, Litta Basset, Marie Monique Robin, le Pape François, tous ceux qui montrent que, à côté du vieux monde miné par la dégradation et un modèle social injuste et insoutenable, un autre monde est en train de naître, intelligent, solidaire...possible, un monde qui fait place à l'enthousiasme et à l'espérance, et qui a besoin d'eux.

Jean-Pierre Rougeot,
Commission Non-violence de Pax Christi France

« Vous n'aurez pas ma haine »

a écrit lundi sur Facebook Antoine Leiris, journaliste à France Bleue, qui avait multiplié les avis de recherche pendant le week-end. Voici son texte.

« Vendredi soir vous avez volé la vie d'un être d'exception, l'amour de ma vie, la mère de mon fils mais vous n'aurez pas ma haine. Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir, vous êtes des âmes mortes. Si ce Dieu pour lequel vous tuez aveuglément nous a fait à son image, chaque balle dans le corps de ma femme aura été une blessure dans son cœur.

Alors non je ne vous ferai pas ce cadeau de vous haïr. Vous l'avez bien cherché pourtant mais répondre à la haine par la colère ce serait céder à la même ignorance qui a fait de vous ce que vous êtes. Vous voulez que j'aie peur, que je regarde mes concitoyens avec un œil méfiant, que je sacrifie ma liberté pour la sécurité. Perdu. Même joueur joue encore.

Je l'ai vue ce matin. Enfin, après des nuits et des jours d'attente. Elle était aussi belle que lorsqu'elle est partie ce vendredi soir, aussi belle que lorsque j'en suis tombé éperdument amoureux il y a plus de 12 ans.

Bien sûr je suis dévasté par le chagrin, je vous concède cette petite victoire, mais elle sera de courte durée. Je sais qu'elle nous accompagnera chaque jour et que nous nous retrouverons dans ce paradis des âmes libres auquel vous n'aurez jamais accès.

Nous sommes deux, mon fils et moi, mais nous sommes plus forts que toutes les armées du monde. Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps à vous consacrer, je dois rejoindre Melvil qui se réveille de sa sieste. Il a 17 mois à peine, il va manger son goûter comme tous les jours, puis nous allons jouer comme tous les jours et, toute sa vie, ce petit garçon vous fera l'affront d'être heureux et libre.

Car non, vous n'aurez pas sa haine non plus.

Faut-il n'avoir que l'amour pour parler aux canons ?

C'est par la chanson de Jacques Brel « Quand on a que l'amour » qu'a commencé la cérémonie organisée le 27 novembre 2015 dans la cour de l'Hôtel des Invalides en hommage aux victimes des attentats de Paris du 13 novembre.

*« Quand on a que l'amour
À offrir en prière
Pour les maux de la terre
En simple troubadour
Quand on a que l'amour
A offrir à ceux là
Dont l'unique combat
Est de chercher le jour. »*

La signification du mot « amour » est improbable tellement il est employé dans des contextes différents. Différentes traditions spirituelles enseignent que l'amour de l'homme pour l'autre homme est la plus grande vertu, la quintessence de la sagesse. Dans l'idéal, l'amour est célébré comme la manifestation la plus forte de la bonté, de la bienveillance, de la compassion. C'est certainement dans ce sens qu'il faut comprendre les paroles de Brel citées plus haut.

En la circonstance, ces paroles sont une invitation à aimer tous ceux qui ont souffert des « maux »

engendrés par les attentats terroristes de Paris. Une invitation à aimer les morts – oui à aimer les morts -, les blessés, les endeuillés et tous les traumatisés qui « cherchent le jour ».

Ces paroles sonnent juste pour l'immense majorité des citoyens français qui ont été bouleversés par les attentats et qui, avec beaucoup de dignité, ont tenu à manifester leur solidarité. La lumière des milliers de bougies qui ont été allumées en mémoire des morts a bien été une expression d'amour.

Mais les paroles de Jacques Brel nous invitent étendre cet amour à ceux-là mêmes qui ont commis ces attentats :

*« Quand on n'a que l'amour
Pour parler aux canons
Et rien qu'une chanson
Pour convaincre un tambour
Alors sans avoir rien
Que la force d'aimer
Nous aurons dans nos mains,
Amis le monde entier. »*

Ces paroles sont étonnantes. Ne sont-elles pas véritablement extra-ordinaires ? Extra-vagantes ? Dé-placées ? In-correctes ? In-convenantes ? En définitive, scandaleuses ? Car enfin, n'est-ce pas faire injure à la mémoire de ceux qui sont morts que de manifester quelque amour à l'égard de ceux qui les ont tués ?

Au demeurant, depuis ces attentats, le Président de la République n'a cessé de proclamer haut et fort que « La France est en guerre ». Dans le discours qu'il a prononcé au cours de cette même cérémonie, il a

promis « solennellement que la France mettra tout en œuvre pour détruire l'armée des fanatiques qui ont commis ces crimes ». Et le soir même, à Évry, le Premier Ministre, Manuel Valls s'est exprimé sur le même registre : « la seule réponse » qui doit être apportée aux terroristes qui veulent nous détruire, « c'est de détruire ». Dès lors, comment comprendre les paroles de Jacques Brel ? Ne devraient-elles pas signifier que nous ne devons avoir « que l'amour » pour parler aux terroristes ? Que, pour affronter les terroristes dans le monde entier, nous ne devons avoir dans nos mains que « la force d'aimer » ? Mais, à vrai dire, les paroles d'une chanson n'ont pas le poids des paroles d'un discours. Elles risquent fort de voler en l'air, mais il nous faut les retenir...

Qui peut croire qu'un chef d'État ose prêcher l'amour des ennemis ? Déjà les clercs eux-mêmes, dont c'est pourtant la vocation, ne l'osent pas... Mais les responsables politiques doivent-ils pour autant affirmer que nous ne devons avoir dans nos mains que la force des armes meurtrières de destruction ? S'ils sont incapables de ne promettre « que la force d'aimer », au moins pourraient-ils s'abstenir de ne promettre que la force de détruire. En tout état de cause, détruire ne permet pas de construire l'à-venir. Si nous ne sommes pas capables d'aimer les terroristes, devons-nous nous résigner à les détruire ? Entre l'amour et la destruction, il nous faut chercher l'erreur... Face à l'inhumanité absolue des actes terroristes, l'Homme est mis au défi de faire preuve d'un surcroît d'Humanité et celui-ci culmine en effet dans « l'amour ».

Au demeurant, afficher la volonté de faire la guerre aux terroristes n'est-ce point prendre le risque

d'alimenter le terrorisme ? En réalité, nous sommes en terrorisme et cela ne signifie pas que nous soyons en guerre. « La guerre ne nous rend pas plus forts, affirme Dominique de Villepin dans *Le Monde* du 25 novembre, elle nous rend vulnérables. (...) Après dix ans d'interventions militaires occidentales désastreuses, la clé, c'est d'inventer une nouvelle forme d'intervention de paix. » En définitive, la solution au problème du terrorisme ne pourra pas être militaire, elle devra être politique. L'urgence est de désamorcer l'idéologie qui arme les terroristes et cela ne se fera pas en brandissant la menace de les détruire. Cela se fera en construisant une culture de paix fondée sur une éthique du respect, de la justice, de la fraternité, de la non-violence et, osons le mot, de « l'amour ».

Désarmer le terrorisme exige également de désarmer les religions, de désarmer toutes les religions qui ont elles-mêmes pactisé avec l'idéologie de la violence. Dans l'ignorance de la non-violence, elles ont élaboré des théologies de la guerre juste qui prétendaient concilier l'amour et la violence dans une même rhétorique.

Ne nous faut-il pas reconnaître que les tueurs, dont la vie était en déshérence, sont aussi des victimes du terrorisme ? Quelle que soit l'horreur criminelle de leurs actes, ils sont aussi des hommes. Au-delà de la mort, il nous appartient de leur restituer leur humanité. Il nous sera alors possible de prendre aussi le deuil de ces hommes sans porter atteinte à la mémoire de ceux qu'ils ont tués.

Ne sommes-nous pas mis au défi d'intérioriser la vérité des paroles que le prophète de Khalil Gibran ose dire aux habitants de la cité d'Orphalese ? :

« Souvent je vous ai entendu parler de celui qui commet une mauvaise action comme s'il n'était pas l'un des vôtres, mais un étranger parmi vous et un intrus dans votre monde.

Mais je vous le dis, de même que le saint et le juste ne peuvent s'élever au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé en chacun de vous, ainsi le mauvais et le faible ne peuvent tomber au-dessous de ce qu'il y a également de plus bas en vous¹. »

L'un des ressorts les plus puissants de la violence, c'est la condamnation définitive portée contre l'autre homme que l'on accuse de faire le mal, tout en s'estimant soi-même indemne de ce mal. Dès lors, pour combattre le mal, on se fait un devoir d'user de violence à l'encontre du méchant. Dans cette logique, qui a prévalu au cours de l'histoire, le plus sûr moyen d'éliminer le mal, c'est de détruire le méchant en le tuant. C'est ainsi que tous les faux prophètes ont commandé de tuer ceux qui commettaient le mal

Jean-Marie Muller
Philosophe et écrivain,
auteur du *Dictionnaire de la non-violence*

1. Khalil Gibran, *Le prophète*, Paris, Casterman, 1977, p.40. (cité par Jean-Marie Muller, *Le courage de la non-violence*, Le Relié Poche, p.189)

La France est-elle en guerre ?

Jean-Marie MULLER

Le texte ci-dessous sur le terrorisme, intitulé « Au delà de la dissuasion, en deçà de la guerre », est un texte ancien que j'ai écrit il y a déjà plusieurs années. En le relisant aujourd'hui, j'ai pensé qu'il avait gardé une grande part d'actualité. Je le publie donc à nouveau en écrivant ces quelques lignes d'introduction.

« La France est en guerre ! » C'est en martelant ces mots que François Hollande a commencé son discours devant les parlementaires réunis en Congrès à Versailles le 16 novembre 2015. Et tous les médias ont salué le ton martial du Président de la République qui s'est exprimé en véritable « chef de guerre ». Certes, l'ignominie des actes meurtriers qui ont tué à Paris des dizaines d'innocents porte la violence à son paroxysme. Mais, face à cette tragédie qui bouleverse chacun de nous, qui peut penser que c'est le moment d'appeler le peuple français à prendre les armes du meurtre pour partir à la guerre ?

Certes, l'apparition de Daech sur la scène du Moyen-Orient change la configuration classique du terrorisme. Daech n'est pas l'État qu'il prétend être mais il s'agit d'une organisation militaire et politique structurée qui occupe certains territoires et mènent des actions de guerre en Irak et en Syrie.

Pour autant, Daech ne viendra pas faire la guerre en France et la France n'envisage aucune intervention au sol au Moyen-Orient. Ainsi l'action de Daech en France restera une action terroriste. Si la nécessité impose certains actes de violence contre les terroristes, ils n'impliqueront que des agents de l'État et non l'ensemble des citoyens.

En France, et un peu partout dans le monde, la Marseillaise a retenti comme un chant de solidarité et de résistance. L'air était juste, mais jamais les paroles guerrières de notre hymne national n'ont résonné de manière aussi fautive : qui peut croire, en effet, que les citoyens français soient appelés à prendre les armes et à former des bataillons pour abreuver nos sillons d'un sang impur ? Non, face à la violence du terrorisme, les citoyens ne sont pas mis en demeure de répondre par la violence de la guerre.

Nous devons certes surmonter toute peur et nous mobiliser, mais pour résister à la logique de la terreur qui est la logique de la violence. L'arme des terroristes est d'abord une arme idéologique et c'est cette arme qu'il faut briser. Face à l'inhumanité du terrorisme, l'urgence est d'affirmer les valeurs universelles d'humanité qui fondent la civilisation. Et ce sont les mots de notre devise républicaine qui doivent inspirer notre action : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Le malheur, c'est précisément que la culture qui domine nos sociétés est structurée par l'idéologie de la violence nécessaire, légitime et honorable. Désarmer le terrorisme, c'est d'abord désarmer cette idéologie afin de construire une culture fondée sur

une éthique de respect, de justice, de fraternité et de non-violence.

Car le véritable réalisme est de voir dans l'extrême ignominie de la violence du terrorisme, l'évidence de la non-violence.

« *Le sang, disait Victor Hugo, se lave avec des larmes et non avec du sang.* »

Le 18 novembre 2015

► **Le terrorisme**
*Au-delà de la dissuasion,
mais en deçà de la guerre.*

De par sa signification étymologique, le terrorisme est soit une méthode de gouvernement, soit une méthode d'action directe qui vise à engendrer "la terreur", c'est-à-dire à créer un climat de peur, d'effroi et d'épouvante au sein d'une population.

Le plus couramment, le terrorisme désigne une technique d'action violente utilisée par un groupe minoritaire qui veut faire valoir ses revendications politiques. La caractéristique de la stratégie terroriste est de permettre, par les moyens techniques les plus simples, de contourner et de mettre en échec les dissuasions militaires dont les moyens techniques sont les plus sophistiqués.

Alors que les grandes puissances industrielles prétendent détenir les armes qui rendent inviolable leur sanctuaire national, l'arme des terroristes vient porter la peur, la violence et la mort au cœur même

de leurs villes. Le terrorisme vient prendre complètement à revers la défense des sociétés modernes en sorte que les armes les plus puissantes s'avèrent inutiles et vaines aux mains des décideurs politiques et militaires.

Le terrorisme n'est pas la guerre. Sa stratégie, au contraire, pose comme postulat le refus de la guerre. Ce qui caractérise la guerre, c'est la réciprocité des actions décidées et entreprises par chacun des deux adversaires. Or, précisément, face à l'action des terroristes, aucune action réciproque ne peut être entreprise par les décideurs adverses. Ceux-ci se trouvent en effet dans l'incapacité de répondre coup pour coup à un adversaire sans visage qui se dérobe.

Le discours dominant veut isoler la violence terroriste des autres formes de violence pour mieux la condamner. L'action terroriste est alors dénoncée comme le crime de la violence pure dont l'illégitimité absolue ne doit pas être discutée, alors que, dans le même temps, on s'accommode assez volontiers d'autres violences soit-disant légitimes. Face au terrorisme, aussi bien les États que les opinions publiques font preuve d'une indignation sélective qui tend à banaliser les autres formes de violence.

Certes, le terrorisme ne mérite aucune complaisance et ses méthodes sont effectivement criminelles. Certes, le terrorisme tue des innocents, mais la guerre ne tuerait-elle que des coupables ? En définitive, du point de vue de la non-violence, le jugement éthique porté sur le terrorisme doit être guidé par les mêmes critères fondamentaux que ceux auxquels on se réfère pour juger habituellement la violence. Le discours qui condamne le terrorisme

aura d'autant moins de force et de cohérence s'il justifie par ailleurs d'autres formes d'action violente qui ne sont pas moins meurtrières et qui peuvent être également criminelles.

La rhétorique antiterroriste affirme haut et fort que le terrorisme renie les valeurs supérieures de la civilisation exigeant le respect de la vie humaine. Soit. Mais, précisément, défendre ces valeurs, c'est d'abord les respecter dans le choix même des moyens mis en œuvre pour les défendre. Vaincre le terrorisme, c'est agir avec la plus grande prudence en veillant à ne pas renier soi-même les exigences qui fondent le respect de la vie. Vaincre le terrorisme, c'est d'abord refuser d'entrer dans sa propre logique de violence meurtrière. Le vecteur principal du terrorisme est l'idéologie de la violence justifiant le meurtre.

Défendre la civilisation, c'est d'abord refuser de se laisser contaminer par cette idéologie. Et cela exige de renoncer aux opérations militaires qui impliqueraient inévitablement de tuer des innocents. Car, sinon, les démocraties risqueraient fort de se rendre coupables des méfaits mêmes qu'elles reprochent aux terroristes. Lorsque le terrorisme défie les démocraties en visant à les déstabiliser, elles doivent le combattre selon une stratégie cohérente avec leurs propres exigences et leurs propres normes, sans rien emprunter aux incohérences des terroristes. Elles doivent se défendre en se plaçant résolument sur le terrain qui est le leur, celui du droit, et refuser de se laisser entraîner sur le terrain de l'arbitraire qui nie le droit.

Ainsi le terrorisme n'est pas la guerre et c'est donc se fourvoyer de prétendre le vaincre en faisant la guerre. Certes, les sociétés démocratiques ont non seulement le droit, mais elles ont le devoir de se défendre avec la plus grande fermeté contre le terrorisme. Cependant, une fois reconnu ce droit et ce devoir de légitime défense, la vraie question est de savoir quels sont les moyens légitimes et efficaces de cette défense. La riposte immédiate est de prendre des mesures de police qui doivent éviter toute dérive policière et, pour cela, respecter scrupuleusement les normes du droit. Dans le cadre strict de la loi, tout doit être fait pour découvrir les réseaux et les démanteler. Les coupables, dès lors qu'ils sont clairement identifiés, doivent être arrêtés et jugés.

Mais pour vaincre le terrorisme, il convient de s'efforcer d'en comprendre les causes et les objectifs. Il ne faut pas que l'indignation contre la méthode dispense d'analyser les raisons de l'action, sous le prétexte fallacieux que rechercher à comprendre le terrorisme ce serait déjà commencer à le justifier. Les faits montrent pourtant que l'indignation est inopérante. Elle ne permet pas de comprendre pourquoi des hommes, en sacrifiant leur propre vie, décident d'aller jusqu'aux frontières extrêmes de la violence destructrice et meurtrière.

Pour éradiquer le terrorisme, pour le déraciner, il faut s'efforcer de comprendre quelles sont les racines historiques, sociologiques, idéologiques et politiques qui l'alimentent. Certes, le terrorisme peut être irrationnel et se condamner lui-même à n'être qu'un acte nihiliste animé par la volonté de détruire et le désir de tuer. Le terrorisme veut être alors essentiellement une transgression s'accomplissant

dans l'ignorance du bien et du mal. Pour autant, ce serait se méprendre que de vouloir faire du nihilisme la caractéristique de tout acte terroriste.

En réalité, comme toute stratégie d'action violente, le terrorisme se réclame le plus souvent de motifs rationnels. Si le terrorisme n'est pas la guerre, il peut être également un moyen de continuer la politique. Il possède alors sa propre cohérence idéologique, sa propre logique stratégique et sa propre rationalité politique. Il ne sert alors à rien de le nier en brandissant son immoralité intrinsèque. Dès lors que la dimension politique du terrorisme sera reconnue, il deviendra possible de rechercher la solution politique qu'il exige.

La manière la plus efficace pour combattre le terrorisme est de priver leurs auteurs des raisons politiques qu'ils invoquent pour le justifier. C'est ainsi qu'il sera possible d'affaiblir durablement l'assise populaire dont le terrorisme a le plus grand besoin. Souvent, le terrorisme s'enracine dans un terreau fertilisé par l'injustice, l'humiliation, la frustration, la misère et le désespoir. La seule manière de faire cesser les actes terroristes est de priver leurs auteurs des raisons politiques invoquées pour le justifier. Dès lors, pour vaincre le terrorisme, ce n'est pas la guerre qu'il faut faire, mais la justice qu'il faut construire.

Lorsque le terrorisme s'inscrit dans un conflit politique dont les enjeux sont clairement identifiables, il sera vraisemblablement nécessaire de négocier avec les terroristes. Là encore, le discours rhétorique dominant affirme qu'on ne négocie pas avec les terroristes. Mais au-delà des phrases, il y a

les faits. Combien de gouvernements ont-ils dû contredire leurs phrases pour reconnaître les faits, c'est-à-dire taire leur indignation pour accepter la négociation ?

Jean-Marie Muller
Philosophe et écrivain,

A publié récemment :
Entrer dans l'âge de la non-violence,
Préface de Stéphane Hessel (Editions Le Relié).

Ce texte a été publié le 20 mars 2015 sur Reporterre, site internet sur l'écologie.

A menace globale il faut une riposte globale, déclare un responsable tunisien après les attentats de Tunis venant après ceux de Paris, de Copenhague... Certes, mais encore faut-il ne pas se tromper de menace si l'on ne veut pas que la riposte soit inadaptée ou pire contre-productive. Car si à l'évidence, nous sommes en présence d'un conflit mondial qui peut toucher n'importe quel pays à n'importe quel moment, qui concerne tout autant l'échelle planétaire que l'échelle locale de nos cités, il y a deux approches radicalement différentes de l'analyse et de la stratégie à mettre en œuvre.

La première est celle de la guerre de civilisation théorisée il y a quelques années par le penseur conservateur américain Samuel Huntington. C'est celle qui a conduit le gouvernement Bush à réagir par la guerre, le mensonge, la torture, et la restriction massive des droits à travers le *Patriot Act*. Cette logique, si elle s'imposait aujourd'hui en Europe, nous mènerait droit vers des régressions comparables ou même pires et pourrait devenir source de guerre civile, ce qui signerait d'ailleurs la victoire de la logique terroriste dont c'est l'objectif à terme.

L'autre voie c'est au contraire celle qu'avait indiquée le premier ministre norvégien après l'attentat meurtrier d'un fanatique d'extrême droite dans l'île d'Utoya en juillet 2011 : « *J'ai un message pour celui*

qui nous a attaqués et pour ceux qui sont derrière tout ça : vous ne détruirez pas la démocratie et notre travail pour rendre le monde meilleur (...) Nous allons répondre à la terreur par plus de démocratie, d'ouverture et de tolérance. »

Cette seconde voie est celle de la logique de vie, du dialogue de civilisation, du refus de confondre violence et conflit. C'est celle de la Liberté face aux régressions sécuritaires, de l'égalité face à l'explosion des inégalités et bien sûr de la fraternité, cette grande oubliée de la République, face aux fanatismes et aux racismes de toute nature.

Tel est l'enjeu de ce conflit mondial qui n'est pas pour autant une guerre mondiale car son objet est précisément, dans un travail sur la paix, de substituer la logique du conflit entre adversaires à celle de la violence entre ennemis.

Il y a des actes barbares, il n'y a pas de Barbares

Simple nuance de vocabulaire dira-t-on ? Pas le moins du monde. La logique de la violence entre ennemis est celle de l'éradication. L'Autre, est identifié substantiellement comme extérieur au genre humain. Il est le Mal incarné, le Barbare, le Terroriste. Le détruire, l'éradiquer, c'est alors une opération de purification, purification ethnique comme le disaient les milices serbes contre les bosniaques, de « *nettoyage* » comme le disait l'armée française pendant la guerre d'Algérie.

Remarquons que cette posture est parfaitement symétrique, interchangeable. Aux yeux de Ben Laden

hier, de Daesh aujourd'hui, c'est l'Occident qui fait figure d'axe du mal. Cette absolutisation autorise à utiliser tous les moyens, en particulier celui de l'élimination physique.

La logique du conflit est toute autre. Il y a des actes barbares, il n'y a pas de Barbares. **La barbarie est un dérapage dans l'inhumanité qui menace tout individu, tout groupe humain.** C'est une aliénation, une altération d'humanité qui n'est pas réservée à certains. L'Europe a payé le prix lourd pour comprendre que la barbarie pouvait naître au cœur de grandes civilisations. La patrie de Kant et de Beethoven pouvait aussi enfanter le nazisme. La patrie de Dante pouvait enfanter le fascisme, celle des droits de l'homme le colonialisme, celle de Cervantès le franquisme, celle de l'*habeas corpus* l'impérialisme, celle de la libération du tsarisme, la terreur stalinienne, celle de la statue de la liberté organiser un système international de torture. La liste est infinie.

Le fait d'avoir été victime ne constitue en rien une garantie de ne pas devenir soi-même bourreau. L'holocauste dont ont été victimes les juifs ne justifie pas la politique d'apartheid du gouvernement israélien. Et le drame que vivent les palestiniens ne justifie pas plus les actes meurtriers qui sont commis régulièrement contre des juifs.

La barbarie est intérieure, pas extérieure

Dès lors que l'on a compris cela, on comprend que la barbarie n'est pas du côté de la diabolisation de l'altérité mais de l'absolutisation de l'identité. Nous retrouvons alors ce que ne cessent de nous dire

depuis des millénaires les traditions de sagesse : **la barbarie est intérieure et non extérieure. Elle n'est pas étrangère à l'humanité, elle en constitue la face sombre, celle de sa propre inhumanité.** S'il y a un djihad, une guerre sainte, c'est en réalité un conflit intérieur, un travail sur soi individuel et collectif contre cette barbarie intérieure.

Et c'est là que nous saisissons l'enjeu de la fraternité. Car le *frater*, étymologiquement c'est le genre humain. Et l'esprit de fraternité dont parle la Déclaration universelle des droits humains nous pouvons le définir comme le travail sur lui-même que doit faire « *le peuple de la terre* », notre fragile famille humaine pour apprendre à s'humaniser, pour apprendre à mieux s'aimer. Faute de ce mouvement vers une qualité supérieure d'humanité et de fraternité nous risquons comme le notait Martin Luther King dans une phrase célèbre de « *périr comme des idiots* » !

Il y a en effet un lien étroit entre la brutalité et la bêtise comme le signale la fameuse expression : « *bête et méchant* ». Et il y a au contraire un lien étroit entre l'intelligence et l'esprit de fraternité n'en déplaise aux cyniques qui hurlent aux « *bisounours* » dès que l'on évoque ce lien. Car l'intelligence se nourrit de l'interdépendance, du lien, donc de l'écoute de la différence et de la divergence dès lors que celle-ci ne dérape pas en violence.

Oui, il est temps de revisiter les valeurs-forces de vie qu'exprime la tension dynamique entre liberté, égalité et fraternité à condition de redonner toute sa force à la dernière, de cesser d'en faire non la cerise sur le gâteau mais la cerise dans le gâteau, non un

simple supplément d'âme mais l'*anima*, le souffle même qui permettrait de revisiter les deux autres valeurs clefs et même les trois autres si l'on y ajoute la Laïcité.

Patrick Viveret
Philosophe, Essayiste,
Ancien conseiller à la Cour des comptes

L'après-Bataclan

Si tu veux la paix, prépare la.

Nous sommes puissants, bien au-delà de ce que nous croyons savoir de nous.

Par habitude, nous sommes beaucoup plus habiles à préparer la guerre que la paix. C'est un vieux logiciel, pavlovien. Et forcément c'est la guerre que nous obtenons. Pour cela, nous avons un ministre et un ministère, une administration et une armée de personnel avec ses corps d'élite, des grands moyens de recrutement, d'entraînement, de communication et de couverture médiatique, d'espionnage et même de recherche, et bien sur une légitimité historique (« on l'a toujours fait... »).

La guerre, oui, nous savons y faire. Et la paix, c'est quand, où et comment qu'on apprend à « savoir y faire » ? Où est le ministre, le ministère et le personnel en charge de l'organisation de programmes et formations, du soutien logistique et de la couverture médiatique, où est le budget, le recrutement, le soutien à la recherche et aux échanges internationaux ?

Et surtout, qui accepte en haut lieu de légitimer l'éducation – tant scolaire que permanente - à la paix ?

LA PAIX, cela s'apprend, comme les math, le foot, les langues et la conduite d'une voiture.

La paix ne tombe pas du ciel, sauf chez les bisounours. La paix s'apprend, se travaille, s'organise et se structure avec au moins autant d'attention, de rigueur, de détermination et d'engagement que la guerre.

Elle requiert une discipline de savoir être, qui permet le savoir être ensemble. Toute maîtrise d'une discipline suppose des apprentissages, donc du temps et la volonté d'y parvenir.

Nous disposons "d'armes" d'outils de construction massive, aussi performants qu'ignorés du grand public. Il existe des dizaines et dizaines d'outils de paix qui ont fait leur preuves dans de nombreux registres, certains depuis plus de 30 ans et bien plus, pour apprendre à se pacifier soi, pacifier les relations aux autres, ouvrir son cœur et son discernement, gérer ses émotions, faire bon usage de la colère ou de la peur, savoir s'exprimer avec vigueur sans violence, savoir écouter l'autre sans craindre sa vigueur, développer du respect pour l'altérité et de l'empathie pour l'autre, traverser les conflits de façon « *win-win* », faire les deuils nécessaires, nourrir son inspiration et sa créativité,...

Ce sont des processus que nous pouvons apprendre à mettre en place petit à petit dans la durée (v. ci-dessus : rigueur, discipline, structure, engagement et temps).

Rien à voir avec des trucs ou recettes de magazine comme tant de gens le croient.

La majorité de nos contemporains ignorent ces possibilités et subissent leur vie, subissent les tensions récurrentes, le doute et la détresse, la rage et la peur, la frustration croissante et l'amertume (et donc la tentation de compenser leur mal-être plutôt que de nourrir leur bien être), sans même imaginer que des outils existent pour se transformer, transformer sa vie et se déployer autrement.

La majorité de nos dirigeants et des responsables de nos écoles, Hautes Ecoles et Universités, de nos religions, nos administrations, nos médias, et de nos journalistes ignorent ou n'ont pas compris la puissance de transformation dont chacun de nous dispose. Ils ne contribuent donc pas à faire connaître ces approches et processus auprès du grand public.

Seuls le bouche à oreille et quelques magazines spécialisés, quelques sites internet, quelques rares émissions souvent aux heures tardives, quelques congrès et salons, et quelques affiches aux sorties de livres permettent au citoyen perdu d'avoir un premier contact avec le monde de la transformation intérieure.

Pour éviter de nous retrouver tous ensemble, en flagrant délit de non-assistance à personnes en danger, pire, non assistance à l'Humanité en danger, au sortir des attentats tragiques et à la veille de la COP21, je propose aux personnes qui partagent ces convictions de témoigner et diffuser largement cette conscience-ci (qui est - pour ce qui me concerne - le fruit de plus de 20 ans de pratique de l'accompagnement des personnes à travers les cycles, saisons et méandres de l'existence) :

- La violence n'est pas l'expression de notre nature : elle est l'expression de la violation de notre nature. Lorsque nos besoins fondamentaux (amour, reconnaissance, appartenance, avoir sa place, expression de soi, sens à sa vie, équité, partage, etc) ne sont pas nourris et si nous ne savons comment pas nommer et faire comprendre ce qui se passe en nous, nous pourrions tous être violents.
- Ainsi, la violence et la maltraitance faites à la Nature est le reflet spectaculaire de la violence et maltraitance faite par chacun de nous à sa nature intime.
- C'est donc citoyen d'apprendre à respecter sa nature profonde et à se pacifier : un citoyen pacifié est un citoyen pacifiant. Il est tout sauf passif et béni-oui-oui : il crée un sillage fécond de pacification.
- La clé du changement est à l'intérieur : faisons connaître les outils de paix et de transformation intérieure. « Secouons » (chaleureusement) nos dirigeants de tous ordres pour qu'ils les encouragent et les facilitent concrètement, à l'école (de la maternelle à l'université), dans les hôpitaux, les lieux de sport, les Eglises, les services publics, les administrations, les entreprises.
- Et encourageons par notre attitude les sceptiques et les incrédules de tous bord à quitter la posture de sourire gentil parfois narquois voir condescendant que certains peuvent encore adopter lorsque les notions d'éducation à la paix et à la Non-violence sont exprimées ; soutenons nous mutuellement pour découvrir, intégrer et faire découvrir les pratiques qui permettent de développer une Intériorité Citoyenne.

Pour DEVELOPPER CETTE ATTITUDE, voici quelques pistes parmi bien d'autres (pour chaque point des méthodes existent) :

- Prendre régulièrement du temps de présence à soi pour ne pas laisser des cocottes minute d'émotions non traitées se remplir et s'empiler dans nos cœurs jusqu'à explosion ou implosion ; et pour ne plus balancer à l'autre « toi tu es la goutte qui fait déborder mon vase ! » (Sans blague, qui est responsable de mon vase intérieur, l'autre ou moi ?).
- Développer ainsi une hygiène de conscience, une douche psychique aussi régulière et évidente que notre hygiène et notre douche physiques. Petit à petit, cela permet de jardiner un état de paix et de force intérieures contagieux.
- Apprendre ainsi à comprendre et aimer l'humain en nous sous toutes ses couleurs et dans tous ses états, pour ainsi apprendre à comprendre et si pas à aimer du moins à respecter l'humain en l'autre, bien au-delà des comforts qui nous dorlotent et des inconforts qui nous dérangent.
- Lâcher la vieille habitude de vivre les rapports humains comme des rapports de force (domination – soumission – agression – démission – manipulation – séduction – compétition,...). S'ouvrir à et s'habituer à créer des rapports de collaboration, confiance, synergie et co-création.
- Développer notre faculté naturelle d'empathie pour l'autre et de bienveillance, même et surtout si nous ne sommes pas d'accord : apprendre à ressentir ce que l'autre ressent avant de lui répondre ; apprendre à lâcher la prétention à avoir raison, source de tant de tensions égotiques stupides.

Rappelons : « nous avons un choix fondamental dans l'existence : être heureux ou avoir raison »

(ACIM, cité par
Marshal Rosenberg)

- Fréquenter de plus en plus régulièrement et en pleine conscience nos états de joie, pour conjurer le logiciel de la culture du malheur et de la plainte dans laquelle nous avons grandi. Ce qui fait joie fait sens. Et fréquenter nos rêves ; nos rêves sont la clé de l'innovation et du changement. Tous ce qui existe – en dehors de la nature - a d'abord été rêvé !
- Développer ainsi notre aptitude naturelle à la gratitude : voir et célébrer ce qui est, ce qu'on a et vit plutôt que de se plaindre de ce qu'on n'a pas ou ne vit pas. La gratitude est la vigoureuse vitamine de la relation à soi, à l'autre à la vie (v. à ce propos les découvertes étonnantes de la Psychologie positive et de la Physique Quantique)
- Voyez, il s'agit bien - comme pour la guerre - d'apprentissages qui demandent du courage, de la rigueur et de la persévérance. Rien de bisounours : c'est du travail. Or nous savons apprendre, nous savons travailler, nous savons être persévérants et rigoureux.

NOUS SOMMES DONC PUISSANTS.

Thomas d'Ansborg,
Psychothérapeute belge

« Nous devons apprendre
à nous aimer
comme des frères,
sinon nous allons
nous entretuer
comme des imbéciles. »

Martin Luther King